

« Qui édicte la Loi à son avantage la détourne à son profit. »

Écrire. Peindre. Inventer. Faire quelque chose plutôt que rien. Laisser des bricoles qui croisent un jour improbable le regard d'autres.

En février 1930, un critique qui évoque mademoiselle Hanin pour *Art & Décoration* la situe parmi les « peintres du dimanche ». À tort. « Ils parent, écrit-il, leur naïveté de dons aimables. On y perçoit une bonne volonté sincère jusque dans l'inexpérience et la gaucherie, qui fait tout pardonner. » En fait, aucun travail ne la retient au bureau ou à l'usine les jours de semaine. Émilie-Herminie Hanin n'est certainement ni une peintreuse, ni une idiote dont les tableaux auraient orné les dessus de portes. Non. « Quand elle se représente dans son jardin, poursuivant, en plein bombardement aérien, une merveilleuse invention de piège à avions, elle prête des couleurs délicates à sa branche de prunier et à la bordure de capucines qui décoorent le premier plan. »

C'est parce qu'elle est convaincue par des réflexions familiales que ses parents ne la laisseront pas fonder une famille, afin de conserver toute leur fortune à leurs deux fils, qu'elle en vient à songer : si ce qu'ils lui laisseront, peut-être, après leur mort, ne lui suffira pas, il lui faut s'inventer une vie. Elle exposera. On vendra ses tableaux.

Sans maître, Émilie-Herminie Hanin fait ses débuts à l'aquarelle, une « Bourriche de pétunias », parce que la fiction naît de ce qu'on ne saurait dire. Elle a trente-six ans. Oh ! elle s'est bien essayée à la musique et elle a composé une valse pour un concours, elle a même été distinguée. La poésie l'a aussi tentée, elle avait douze ans, mais les sarcasmes de l'entourage ont été si somptueux de méchanceté qu'elle en est restée à ce sonnet sur son pays natal. « M'en ont-ils rabattu les oreilles de leur *semen contra* ! », cette graine contre les vers... Elle aurait pu aussi ciseler la glaise. Son grand-père n'avait-il pas fondu le taureau et la vache de Rosa Bonheur ? – Mais la glaise eut sali l'appartement.

De ces castrations symboliques diverses et répétées chaque jour, que faire, comment s'évader, quelle vie se rêver ? Comme Rosa Bonheur, après tout, ne pourrait-elle pas faire fortune par son art ? Malgré toutes ses excentricités et ses idées à contre-courant, Rosa Bonheur n'était-elle pas une sorte de modèle d'émancipation ?

N'était-elle pas incontestablement un personnage important pour l'évolution du rôle de la femme dans le milieu artistique, une des premières femmes à acheter une propriété à son nom : un château près de la forêt de Fontainebleau ? N'a-t-elle pas vendu des toiles à des prix exorbitants ? Elle est la première femme à recevoir la Légion d'honneur, remise par l'impératrice Eugénie elle-même, laquelle se rendit au château de Rosa à By.

Rosa n'a-t-elle pas reçu le colonel Cody, dit « Buffalo Bill », exterminateur d'Indiens et grand massacreur de bisons, et fait de lui un portrait ? « Buffalo Bill » n'est-il pas un chaud partisan du vote des femmes ? Pour mieux étudier ses sujets, et se rendre sur les foires, et observer directement le travail dans les champs, fréquenter les abattoirs où elle en est même venue à découper des carcasses afin de perfectionner sa connaissance de l'anatomie animale, Rosa Bonheur n'a-t-elle pas dû, pour passer le plus inaperçu possible, demander l'autorisation à la police de porter des vêtements d'homme en public – des pantalons – ? Autorisation de travestissement renouvelable tous les six mois auprès de la préfecture de Paris.

Un ami de la famille apprécie les débuts aux pétunias. Aussi conseille-t-il à Émilie-Herminie d'aller étudier la peinture chez Amélie Julian Beaury-Saurel. Depuis un an, à la célèbre Académie Julian, il y a la possibilité de suivre des cours ouverts aux femmes en payant deux fois le prix demandé aux garçons. Les ateliers de peinture sont dirigés par le vieux maître Bouguereau. Il est aujourd'hui septuagénaire. Il est au sommet de sa gloire.

Au commencement de 1899, Émilie-Herminie porte à Rodolphe Julian deux aquarelles de fleurs et un paysage d'Auvergne à l'huile. Elle y a vécu, en Auvergne, assez longtemps, tout comme Rosa Bonheur, à laquelle sa peinture tend à ressembler. Le pays lui est si familier. Ses parents le reconnaîtront ! C'est académique. C'est de la peinture figurative et, cependant, que se passe-t-il ? Celui qui seconde William Bouguereau – à moins qu'il ne rivalise avec lui – tergiverse. Gabriel Ferrier, l'académique portraitiste français Prix de Rome en 1872, qui a la cinquantaine, a-t-il eu vent des quelques mesquineries de ses camarades qui la surnomment *le Phénomène* – ou bien a-t-il d'autres espèces de vues ? Est-il en proie au démon de midi ? Aurait-elle dû aller *seule* chez lui et si elle avait fait ce qu'il désirait, aurait-elle été déclarée dans quelques années hors concours au Salon ? Elle déclinerait son offre, il serait certainement terrible ! Il serait odieux !

Son séjour à l'atelier s'achève sur le champ. Son sang ne fait qu'un tour. Elle tourne les talons. Gabriel Ferrier ne lui est pas digne. Il use d'autorité. Ses parents ont eu bien raison de la mettre définitivement en garde. Elle ne revoit pas ce peintre ou, si elle le revoit chez lui, c'est neuf ans plus tard, et accompagnée de sa mère, en 1908. Il faut lui demander les raisons pour lesquelles, malgré le désir du jury, elle a été encore refusée au Salon.



1. Gabriel Ferrier

La mère d'Émilie-Herminie, c'est Herminie-Joséphine Hailes. Sa famille est de nationalité irlandaise et calviniste ; Charles Hailes, son père, était fondeur d'or et d'argent et de bronzes d'art et sculpteur. Rosa Bonheur avait fait fondre son taureau et sa vache à son atelier de la rue Charlot. Herminie-Joséphine se maria le 24 octobre 1854 à Paris 7^e (actuellement le 4^e) avec Émile Hanin. Celui-ci était originaire de la région de Champagne-Ardenne, comme toute sa famille. Il était né le 12 mai 1832 à Thonnance-lès-Joinville en Haute-Marne. Après des études au collège de Joinville, il était entré comme surnuméraire au bureau de l'Ingénieur en chef Hanriot, des Ponts et Chaussées. Il avait eu l'idée de passer en candidat libre le concours de l'École Centrale et il avait été reçu dans un bon rang, 12^e boursier de l'État. Il vint donc à Paris, qu'il ne connaissait pas, en diligence, et il fut accueilli et hébergé par des amis de ses parents, lesquels avaient habité Thonnance dix ans auparavant. En 1853, Émile avait eu la fièvre typhoïde, ils le soignèrent. Émile avait un peu plus de vingt ans, eux avaient une jeune fille de treize ans et demi, qui était en pension dans la vallée de Chevreuse. Cette adolescente ne lui resta ni indifférent, ni insensible. Une vive sympathie s'établit entre eux et, quinze mois après, on les fiança. L'année suivante, il épousa donc Herminie-Joséphine. Elle avait tout juste seize ans. Émile sortit de l'École le 23^e et il fut admis de droit, 6^e diplômé, et Ingénieur Constructeur en 1855.

Un an plus tard, en 1856, naît le 8 décembre à Paris 7^e (actuellement le 4^e) celui qui sera l'aîné des enfants. Il hérite du prénom de son père, Émile-Louis. Émilie-Herminie naît en 1862 à Neufchâtel : son père vient d'être affecté aux chemins de fer franco-suisse. Elle porte les prénoms de ses deux parents, Émile féminisé et Herminie. Mais le plus souvent, comme il se doit, plus simplement on l'appelle Herminie.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans passé, Herminie est élevée en Bourgogne par les sœurs de la Charité de Nevers, dans la Nièvre, au couvent des Saints-Anges. Elle aura fréquenté en tout six pensions en France et en Algérie, où son père construit une ligne de chemin de fer. En 1873, naît encore un garçon : Georges-Didier.

Bouguereau l'avait mise en garde. « Si vous étiez un homme... Mais une femme ! ». La société patriarcale n'est certainement pas prête d'admettre une femme à l'Institut ! « Personnellement, dit-elle, de l'Institut, des palmes, des décorations et de toute la lyre... je m'en soucie comme un poisson d'une pomme. »

Bien qu'ayant été admise en 1902 comme membre de la Société d'Horticulture et sa cotisation annuelle ayant été payée, on lui refuse la possibilité d'exposer trois œuvres à la section des Beaux-Arts. N'a-t-elle pas le droit strict d'y exposer trois œuvres, à la section des Beaux-Arts ? Que les anciens membres-artistes s'organisent en jury, n'est-ce pas toujours « un prétexte pour exclure les œuvres de fous, immorales ou idiotes, mais surtout pour écarter les œuvres qui pourraient faire pâlir celles

des anciens » ? Ne fut-ce pas ainsi que les Courbet, Dupré, Rousseau, Millet, Fantin-Latour, Puvis de Chavannes, etc., etc., artistes de génie, durent subir cet affront de barbouilleurs parfaitement inconnus aujourd'hui ? Ils lui firent donc l'honneur de lui refuser deux tableaux. Un académisme en dissimule un autre. Ils ne conservèrent, ne pouvant faire autrement, que la plus petite toile de six, représentant un bouquet de narcisses, tulipes, anémones et œillets dans un petit vase en verre bleu. On l'avise d'avoir à enlever immédiatement les deux refusés.

Soit.

Il est alors impossible de trouver où a été placée l'œuvre acceptée lorsque, enfin, elle reconnaît le cadre mais, à la place du petit bouquet printanier, se trouve un barbouillage marron qui boursoufle et cache tout, sauf une tulipe jaune, c'est horrible.

On l'a accroché haut.

Elle demande qu'on le lui décroche et l'on constate. Un dément vandale y a collé du papier de soie et étendu du bitume délayé dans de la térébenthine.

Le peintre hors-concours Bourgogne, spécialiste de lilas et de roses, offre de réparer lui-même le mal qui a été fait tandis que le peintre Allouard, spécialiste de paysages flous, avec des iris, est déjà en train de plonger la toile dans un grand baquet d'eau et la frotte vigoureusement. « Quoi ! Est-ce possible ? Que diable faites-vous ? » Herminie se précipite. Elle veut la lui reprendre. Elle saisit le tableau et elle crie : « Surtout ne me frappez pas ! Ne me frappez pas ! Ne me frappez pas ! » Un agent de service – du 7^e arrondissement, matricule 256 –, qui assiste à la scène, est pris à témoin (elle note le numéro) : « Ne me frappez pas ! Ne me frappez pas ! Nous porterons plainte ! Ça ne se passera pas comme ça ! »

Madame Herminie-Joséphine Hanin en est persuadée. Il faut traduire à la Justice de Paix ce peintre indélicat, qu'il soit condamné d'avoir osé lever le poing ! N'a-t-il pas aussi tenté de dégrader une toile, quelle infortune ! ? Qui dédommagera ? Les organisateurs suggèrent d'éviter toute poursuite. On propose d'offrir d'aller prendre des cours nouveaux. Mais cette année-là au Salon des Artistes français, c'est Allouard qui reçoit la médaille en exposant aux côtés de M. Ferrier !

Nul doute était n'est encore possible. Il y a de la machination. Allouard, n'est-il pas « de famille modeste, sans aucune fortune, très infatué de son modeste talent » ? Sa véhémence et son empressement le trahissent ! N'est-il pas allé jusqu'à lui offrir son nom ? ! Elle ne répond pas. Mais, dans son livre intitulé *Super-Despotes*, l'ouvrage de la dernière chance qu'elle publie en 1934, à compte d'auteur, elle conte cette anecdote qui le condamne. Le fait qu'il meurt vers 1925 dans la misère dit tout. Dame Postérité dont pour l'heure elle emprunte la voix, a tranché. Et Herminie d'égrener la liste longue des « despotes » qui l'ont sa vie durant entravée, signalant le cas échéant leur décès, non sans satisfaction, comme si Justice immanente savait

trancher quand nécessaire. L'abbé B*, peintre de portraits à ses heures ; la présidente de l'Union des Femmes peintres, Madame Faux-Froidure, peintre de fleurs et membre très influent de cette association et qui fréquente les ateliers Julian où sévit Gabriel Ferrier ! Les personnes de l'atelier du 97 boulevard Raspail... « Quelques petits gavroches » parmi les adhérents des Indépendants en 1909 et en 1910 : Comment ont-ils pu placer « des peintures répugnantes auprès de sa "Reine des Fleurs", qui tient dans ses doigts une rose, et placer son grand tableau, en dehors des salles, au-delà des w.c. » ?

« J'ai su depuis que l'un d'eux désirait vivement être reçu aux Artistes Français ou à la Nationale. Il fait de la peinture *moderne*, qui est le plagiat de l'art des *Cavernes*, et il est maintenant hors-concours ! »

Au diable les décorations et les merdailles, « ces hochets faits pour amuser les hommes qui, toute leur vie, restent des enfants » ! « Bambins, ils jouent aux quilles et leurs sœurs à la poupée ; à vingt ans, les rôles sont intervertis, les sœurs jouent au tennis et leurs frères aux poupées ; ensuite ils désirent la décoration afin de se faire une façade plus respectable. » Trouver sa place dans un système franchement corrompu et dans une famille qui ne lui laisse guère de choix, voilà son lot. Les despotes sont partout, tous affiliés plus ou moins à Gabriel Ferrier ou au populaire Camille Flammarion – « Monsieur l'astronome ».

La grande affaire de sa vie, c'est Camille Flammarion. Il a plagié l'invention de son père et, ce faisant, il la spolie. *Super-Despotes* a vocation de rétablir la vérité. *Super-Despotes* a vocation de dénoncer les escrocs intellectuels. *Super-Despotes*, publié avec cinq dessins et onze gravures hors-texte, apportera les pièces à conviction pour confondre ceux qui ne font leur preuve qu'en agissant d'autorité. On verra bien. Il faudra bien que soit enfin rendu à son père ce qui lui appartient – l'honneur d'avoir inventé le *Calendrier perpétuel* le plus efficace. Herminie Hanin et sa mère sont promptes toutes les deux à parler d'une seule voix, à vouloir attaquer en justice les gens de l'atelier Raspail, où l'on peut apprendre à faire des études d'animaux vivants. Elles prennent à témoin qui se trouve là : le surveillant, le porteur, la servante ; le scénario est rôdé. Sitôt la sournoiserie et l'hostilité intuitivement ressentie par Herminie, la mère rapplique. Elle fait aussitôt le nécessaire pour que, à l'appel et sous la menace du droit, malgré les multiples sourires qui ne manquent pas de s'esquisser à décharge sur les visages, on obtempère, on répare tant bien que mal, on tente de dissuader d'entreprendre la moindre action en justice. Les ressentiments s'accumulent : il faut assez de matière pour faire un livre. Herminie cherche la tutelle bienveillante qui arbitrerait. Qu'on lui refuse donc d'exposer une toile et elle écrit au ministre des Beaux-Arts, M. Dujardin-Beaumetz ! En dernière instance, quand le livre sera achevé et imprimé et distribué, ses contemporains – l'opinion publique – devra juger sur ses



2. Camille Flammarion

histoires et ses tableaux. Sur pièces. Cela devrait entraîner la conviction. N'a-t-elle pas accompli la tâche fixée ? Promise ? L'œuvre de son père n'a-t-elle point été défendue et illustrée ? Le Calendrier perpétuel n'a-t-il pas pris le pas sur sa vie même et mesurer ses occupations ? Il faudra bien qu'à la longue, on lui reconnaisse au moins la peine qu'elle s'est donnée.

M. Dujardin-Beaumetz la félicite. On a volé la Joconde. « Mais pourquoi, dit-il, cette étude est-elle si mal placée, on ne peut pas en admirer le coloris. »

Herminie reste sans voix.

« Il a dû me croire sotte », pense-t-elle. « J'avais le cœur si endolori par toutes ces tracasseries, que je ne pus ouvrir la bouche pour le remercier ! »

Elle envoie chercher sa boîte et ses pinceaux et elle signe de nouveau cette toile devant un parterre de petits jeunes gens, filles et garçons, enfants généralement ébahis par les peintres de l'Institut : « Cela est impossible, ce n'est pas une femme qui peut avoir ainsi peint dans tous les genres et ce n'est pas elle ! Ce n'est pas elle ! »

Si.

Waltner, un graveur, de l'Institut, qui se trouve là, déclare : « Pourquoi pas. Je l'ai vu peindre la chèvre qui est si vive, je la crois capable de peindre tout cela. »

L'étude est placée sous une portière en velours.

Et pourquoi ne serait-ce pas une femme qui peint ainsi ? Rosa Bonheur n'est-elle pas une artiste fameuse ? Couverte de gloire ? Riche ? Son père, un modeste peintre paysagiste, n'a-t-il pas réussi à faire de chacun dans cette famille un artiste respectable ? Auguste, né en 1824, est un excellent peintre animalier. Isidore-Jules, né en 1827, est un excellent sculpteur animalier. Juliette enfin, née en 1830, qui peint elle aussi des tableaux animaliers, est mieux connue sous le nom de Juliette Peyrol Bonheur. Ah ! Certes ! ses frères sont des matheux tout comme son père. Mais pourquoi un tel destin ne lui échoirait-il pas ? Peut-on spolier les femmes de la possibilité d'être talentueuses parce qu'elles sont femmes ou parce qu'elles sont... françaises ?

« Explique qui pourra une pareille aberration. »

Herminie-Joséphine et Herminie, la mère et la fille, de concert, demandent raison.

Du moment que la Vertu est sauvée, elles sont prêtes à tout pour faire entendre d'une seule voix suffragette leurs arguments – à tort ou à raison.

Herminie éprouve la nécessité de re-signer sa toile. Alentours, on paraît consternés.

Est-ce possible ?

S'agit-il d'un acte de vandalisme ?

D'une imposture ?

D'une folle qui s'approprierait une toile ainsi ?

L'œuvre est déjà signée. Va-t-elle la signer de nouveau ?

Va-t-elle passer à l'acte ?

Elle a un nom. Elle le garde. Elle confirme.

Elle ne se prête pas au jeu du mariage qui la spolie de ce qu'elle a de plus cher, le nom de son père et l'œuvre calendaire, ces restes qu'une fois le père défunt, elle partage avec sa mère. Elle a, fait et cause, épousé pour la vie la défense de son patrimoine. On veut la spolier. On veut la déposséder. On veut la posséder. Elle se défendra.

Publier, s'exposer, inventer tiennent lieu de sensations et de haute jouissance. Les émotions sont vives, lorsqu'il s'agit de se défendre et qu'on est une femme. Herminie Hanin ne se laisse jamais faire. Jamais, qu'on se le tienne pour dit.

En septembre 1933, elle réalise un petit format (22 cm x 27 cm). Le Calendrier perpétuel y est entouré de liserons, cette plante à fleurs en entonnoir, de la famille des convolvulacées, dont on connaît plusieurs espèces, qui la plupart sont grimpantes, et s'entortillent autour des plantes voisines.

Les idées de son père sont siennes. Ils font désormais corps. Ils font face, voire bonne figure contre l'adversité, qui s'énumère : l'astronome Camille Flammarion, l'ombre subagissante de Camille Flammarion, le général Sébert, M. Deslandres, directeur de l'Observatoire de Meudon, M. Bigourdan, astronome à Paris, et encore d'autres personnages moins notoires, mais faisant nombre.

La question épineuse du calendrier tient au problème que pose l'année solaire. En effet, l'année solaire ne compte pas un nombre pair de jours ; elle en a un peu plus de 365 et c'est précisément ce 365^e jour qui embarrasse et a toujours embarrassé les réformateurs du Calendrier grégorien. Sosthène d'Alexandrie a inventé la solution retenue, celle de l'année bissextile. On ajoute alors une journée, la 6^e des Calendes, après le 23 février. Les Égyptiens avaient adopté une année de 360 jours, auxquels ils ajoutaient cinq jours hors série, et trois saisons réglées par les crues et les décrues du Nil. Le calendrier des premiers Romains comportait lui dix mois de 30, 33 et 34 jours. Mahomet décréta l'année lunaire mais c'était tomber de Charybde en Scylla, puisque l'année lunaire a onze jours de moins que la solaire. Pour de nombreux réformateurs, la chance de proposer des solutions imaginaires à ce découpage du temps pouvait passer pour une amélioration intellectuellement plus satisfaisante que les précédentes. L'un d'eux, de Castelnaudary et dans *Le Figaro* du 20 janvier 1949, mérite l'apparat de la parenthèse. Il prétendit avoir trouvé le moyen le plus rationnel pour supprimer le surplus : « Il suffirait d'augmenter légèrement la vitesse de rotation de la terre au moyen d'une turbine à réaction ».

L'article qu'en novembre 1884 l'abbé Croze, aumônier de la Roquette, publie dans *L'Astronomie populaire*, le journal de Camille Flammarion, éveille Émile Hanin. C'est à ce moment que l'abbé Croze lance l'idée d'un projet de réforme. Et, en 1887, parmi cinquante projets reçus, Émile Hanin obtient le deuxième prix.



Herminie Hanin

3. Le Calendrier perpétuel aux liserons, septembre 1933

4. La signature



5. La Plaine de la Limagne

Les quatre chèvres au premier plan du tableau forcèrent l'admiration (1914). La Limagne est une grande plaine de la région d'Auvergne. É.-H. Hanin en avait fait six études et croquis sur-place. Cette grande composition fut refusée à l'exposition internationale du Lyceum de juin 1915, présidée par la duchesse d'Uzès, elle-même sculpteur, pour la raison, semble-t-il, que la duchesse avait été suggestionnée, que l'oiseau sur l'arbre était disproportionné et la valeur des terrains mal calculée. É.-H. Hanin répondit qu'à son âge, la duchesse se servant de lunettes, n'y voyait pas suffisamment clair. « Vous vous êtes laissée bernier ! Les oiseaux sont bien proportionnés, c'est un ignorant qui a fait cette critique. Ce sont des pies, des rapaces au bec crochu, et, il n'y en a pas que dans mon tableau, et non des passereaux. Quant au paysage, il fut peint d'après nature et des officiers ayant tenu garnison à Clermont se sont tous exclamés sur la vérité exacte du rendu de la plaine de la Limagne, sur laquelle reposent Clermont, Mont-Ferrand, Riom et Durtol. Aucun des nombreux touristes ayant escaladé les puys n'aurait émis cette deuxième critique stupide. Mais votre lettre est venue me faire souvenir que les chemins qui mènent au but sont bordés de ronces et que le cab qui les parcourt gaiement, se soucie peu des roquets qui jappent sur son passage. Enfin, c'est le système des compensations, après avoir été louée pour mes travaux par des membres notoires de l'Académie, il me fallait bien pour n'en devenir pas trop orgueilleuse, trouver sur ma route quelques têtes folles, auxquelles l'envie aux yeux torves rend la vue trouble et dont la bile remontant aux lèvres leur fait les dents venimeuses... » Ce sont les peintres Gervex et Zwiller qui, consultés, avaient jugé.